



Centre Français de Recherche sur le Renseignement

Sous la direction d'**Éric Denécé**

RENSEIGNEMENT ET ESPIONNAGE PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE



Préface d'**Alain Juillet**

Ancien directeur du renseignement de la DGSE,
et ex Haut responsable pour l'intelligence économique
auprès du Premier ministre



INTRODUCTION

1914-1918 : LA GRANDE MUTATION DU RENSEIGNEMENT

Éric Denécé

À partir de juillet 1914, avec l'entrée en guerre de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, les services de renseignement des puissances belligérantes vont connaître un développement considérable.

En effet, ce premier conflit mondial, première véritable guerre de l'ère industrielle, se caractérise par des conditions nouvelles :

- l'ampleur de l'affrontement, qui oppose deux coalitions composées de puissances européennes majeures ;
- la diversité des théâtres d'opération, car les belligérants, disposent tous de colonies ou de protectorats sur l'ensemble du globe et vont essayer d'entraîner à leurs côtés dans la guerre les États neutres ou indécis ;
- le gigantisme des armées – plusieurs millions d'hommes de part et d'autre – et leur déploiement sur de nombreux fronts et continents ;
- l'apparition et l'emploi de nouvelles armes – mitrailleuses, mortiers, artillerie à longue portée, gaz de combat, premiers chars d'assaut, cuirassés, sous-marins, aéronefs, etc. – au pouvoir de destruction accru, qui vont transformer cette guerre en véritable boucherie – notamment en raison du culte que des généraux formés à l'école clausewitzienne, vouent à l'offensive à outrance.

Tous ces éléments décuplent les besoins en informations des gouvernements et des états-majors terrestres et navals. Le conflit est en particulier marqué par de multiples progrès techniques qui donnent naissance à de nouvelles applications en matière de renseignement.

Le considérable développement des moyens et des effectifs du renseignement

Dans les années qui précèdent le conflit, les développements de l'aviation militaire et de *la photographie aérienne* confèrent une dimension nouvelle au renseignement. Les aéronefs des deux camps survolent et photographient, de jour, tous les points du front et permettent de tenir à jour les cartes de la situation de terrain. En complément, des ballons, dirigeables ou captifs, fournissent les renseignements que les reconnaissances de cavalerie légère ne peuvent plus obtenir. En conséquence, le renseignement aérien ne cessera de prendre de l'importance tout au long du conflit.

Lors de la bataille de la Somme (1918), les Français se dotent ainsi d'une aviation de reconnaissance destinée à renseigner le commandement sur la situation d'ensemble ainsi que sur les arrières de l'ennemi. Le général de Castelnau, commandant du groupe d'armées du Centre, chargé par Joffre de la conduite de l'offensive, réunit des moyens aériens considérables. Sur un front de trente-cinq kilomètres, il engage 160 avions de reconnaissance. Chaque escadrille assure la couverture photographique d'une partie du front jusqu'à 25 kilomètres en arrière des lignes ennemies afin de déceler tout changement dans le dispositif adverse et déceler toute préparation d'offensive¹.

Mais les avancées les plus significatives en matière de renseignement technique viennent du développement des interceptions et de la cryptologie qui donnent naissance au renseignement d'origine électromagnétique. Ces progrès sont liés à la généralisation de l'emploi, au cours des années d'avant-guerre, du télégraphe, de la radio et des câbles sous-marins, ce qui entraîne un accroissement des communications civiles, diplomatiques et militaires à longue distance et le développement de nouveaux moyens les intercepter afin d'obtenir des informations sur les activités et les intentions de la partie adverse. Logiquement, la nécessité de protéger ces communications de la curiosité de l'ennemi – et parfois des alliés – entraîne parallèlement le développement de la cryptanalyse.

Entre 1881 et 1914, *la cryptographie* militaire française connaît une modernisation sans précédent. En 1883, Auguste Kerckhoffs publie *La cryptographie militaire*², ouvrage dans lequel il dresse un état des connaissances en la matière et fournit une définition très complète du chiffre militaire. Par sa clarté, la qualité de ses sources, la valeur des systèmes de chiffrement qui y sont exposés et la pertinence des analyses de l'auteur, *La cryptographie militaire* s'impose comme un ouvrage de référence, qui est à l'origine d'un véritable renouveau des études cryptographiques. Ainsi, l'armée française conduit les premiers travaux de décryptement et teste la radiotélégraphie pour la recherche du renseignement. Surtout, l'usage de la correspondance chiffrée se généralise et se perfectionne. La création, en juillet 1912, de la Section du chiffre au ministère de la

1. Marie-Catherine Villatoux, « Le renseignement aérien dans la Grande guerre », in Olivier Forcade et Maurice Vaïsse (dir.), *Espionnage et renseignement pendant la Première Guerre mondiale*, La Documentation française, 2017, p. 152 et 156.

2. Librairie militaire de L. Baudouin et C^{ie}, Paris.

Guerre marque une étape supplémentaire dans l'essor de la cryptographie militaire française. Cela fera de la France le pays le mieux préparé dans ce domaine lorsque le conflit éclatera.

Toutefois, malgré leur préparation, les Français ne découvrent véritablement, comme les autres belligérants, le potentiel exceptionnel des interceptions qu'au cours de la guerre. L'année 1915, marquée par la stabilisation des fronts et l'enterrement des armées dans des tranchées situées en vis-à-vis, voit une croissance spectaculaire du nombre des écoutes. *Les interceptions des communications* s'affirment très vite comme un moyen indispensable pour connaître les intentions et les plans adverses. Écouter la radio ennemie permet d'entendre ce qui se dit entre les états-majors, et le téléphone de tranchée donne des renseignements sur l'activité en première ligne. Les téléphonistes français découvrent qu'à l'aide d'appareils appropriés et à une distance réduite des lignes adverses, il devient possible d'intercepter les transmissions allemandes. Mais l'armée française ne dispose pas de service spécifique chargé des écoutes téléphoniques. Elle se hâte alors de remédier à cette lacune et organise de manière rigoureuse le travail d'interception.

Les écoutes téléphoniques fournissent dès lors quantité de renseignements immédiatement exploitables. Ils concernent la plupart du temps la vie de petites unités ennemies (régiments, postes d'artillerie, etc.). Le Deuxième Bureau est alors en mesure de prévenir l'infanterie des attaques, des émissions de gaz ou encore des travaux de mine. Les commandements tactiques sont désormais informés du résultat de leurs attaques ainsi que de la connaissance que les Allemands ont de leurs projets.

D'où la nécessité parallèle de protéger ses propres communications. En août 1914, l'interception d'un ordre radio non codé en russe a permis aux généraux allemands von Hindenburg et Ludendorff de connaître les dispositifs ennemis en Prusse orientale. En effet, la sécurité des communications militaires russes en campagne était inexistante. Les Allemands ont ainsi pu redéployer leurs troupes et remporter la bataille de Tannenberg, provoquant la défaite de la Russie et le déclenchement de la révolution bolchevique¹. Mais à l'inverse, connaissant les codes navals allemands, la Grande-Bretagne va remporter sur Berlin de nombreux succès. La *Royal Navy* bloque toute sortie à la flotte de haute mer allemande. Surtout, l'entrée des États-Unis dans les hostilités, à ses côtés et à ceux de la France, est déclenchée par une de ces interceptions, le fameux télégramme Zimmermann.

Le développement du renseignement d'origine électromagnétique s'accompagne de l'apparition de nombreuses spécialités : linguistes, administrateurs, personnel de bureau, opérateurs d'interception, codeurs, déchiffreurs, etc. Le travail lui-même est organisé en plusieurs tâches distinctes faisant appel à des compétences spécifiques : interception, analyse du trafic, cryptanalyse, production du renseignement, etc.

1. Cf. Éric Denécé, *Renseignement et contre-espionnage*, collection « Toutes les clés », Hachette pratique, Paris, 2008 ; et Éric Denécé & Gérald Arboit, *Histoire mondiale de l'espionnage*, Ouest France éditions, Rennes, 2010.

Si *le renseignement humain* apparaît secondaire face au développement de la technique, il n'en est pas négligé pour autant. Entre 1914 et 1918, agents et espions sont présents sur tous les théâtres d'opération car il faut pouvoir acquérir des renseignements et neutraliser les réseaux adverses.

Dès la déclaration de guerre, le colonel Walter Nicolai, qui a pris en main le renseignement allemand en 1913, double ses effectifs ; il reçoit carte blanche et des fonds importants pour intensifier ses opérations d'espionnage. Il étend ses réseaux dans toute l'Europe, ainsi qu'en Amérique et au Moyen-Orient. Mais ses succès sont limités. Ses agents en Angleterre sont arrêtés dès le début de la guerre car le contre-espionnage britannique a intercepté les messages entre Berlin et l'ambassade allemande de Londres, à partir de laquelle opèrent les clandestins de Nicolai.

Au cours du conflit, le renseignement est confronté à une situation inédite : la nature quasi hermétique du front, symbolisé par les tranchées, rend caduque les méthodes classiques d'infiltration. Pour obtenir des informations sur l'ennemi, il faut pourtant introduire des agents chez lui et rester en contact avec eux. Les services résolvent le problème en déposant clandestinement leurs agents par avion derrière les lignes ennemies, ou en passant par les pays neutres voisins (Suisse – où le renseignement français est particulièrement actif –, Pays-Bas, Espagne, pays scandinaves, etc.). Le plus souvent, les communications clandestines des agents se font par pigeons voyageurs. Et fait nouveau et important, de nombreuses femmes participent activement aux opérations et y jouent un rôle majeur.

Charles Lucieto, un agent français, parvient ainsi à entrer en Allemagne au cours de guerre sous une identité fictive pour rechercher des informations. Au cours d'une de ses missions, il assiste à un essai d'armes chimiques. Grâce aux renseignements qu'il recueille, les masques à gaz français seront fabriqués avant l'offensive de Verdun, sauvant la vie de milliers de poilus. La guerre secrète s'étend aussi au Moyen-Orient. Afin de lutter contre l'Empire ottoman, les Britanniques peuvent compter sur deux officiers intrépides : le capitaine T.E. Lawrence soulève les tribus arabes à partir de 1916 et y gagne son surnom de Lawrence d'Arabie ; et le major Saint-John Philby assure la mainmise d'Ibn Saoud sur ce même pays. À leurs côtés sur ce théâtre d'opération, les capitaines français Pisani et Dupui, de la Mission militaire française en Égypte (MMFE), ne sont pas en reste.

Le conflit voit aussi l'exploitation systématique de la presse adverse, ce qui permet d'y trouver des informations sur les mouvements des troupes ennemies et sur leur moral. Le renseignement économique fait également son apparition, car il convient de surveiller les développements industriels et technologiques de l'adversaire et ses démarches pour s'approvisionner en matières premières stratégiques.

Parallèlement, le contre-espionnage se structure et assure la sûreté des armées, la censure et le contrôle postal. L'interrogatoire des prisonniers de guerre se généralise et se professionnalise. Et la guerre psychologique ainsi que les premières opérations spéciales se développent.

Le sort varié des services de renseignement à l'issue du conflit

Guerre sur terre et sur mer, sur tous les continents et les océans, mais aussi guerre sur les ondes et sous la mer : le renseignement a joué un rôle sur tous théâtres du conflit. Pourtant, en France, à l'issue de celui-ci, l'intérêt des états-majors pour la discipline s'estompe. L'entre-deux-guerres est une période de recul pour les services d'espionnage et de contre-espionnage.

Après quatre années d'un conflit particulièrement sanglant, le renseignement français a pourtant connu une évolution considérable : ses moyens se sont développés, notamment en matière technique (interceptions et photographie aérienne) et il a acquis une solide expérience. Cependant malgré ces progrès, l'institution militaire ne perçoit toujours pas qu'il constitue désormais un élément essentiel dans la conduite de la guerre. Il ne paraît plus indispensable une fois la paix revenue et est donc négligé. Après-guerre, seul le domaine de la cryptologie va bénéficier d'améliorations sensibles grâce au travail d'une poignée d'hommes remarquables. Mais le renseignement demeurera le parent pauvre des armées, manquant de ressources et de prestige ; surtout, ses alertes ne seront guère prises en compte par le Haut commandement conduisant au désastre de 1940.

Rien de tel du côté britannique, où autorités politiques et états-majors sont convaincus de son utilité. Après l'armistice, le gouvernement de Sa Majesté se dote d'une nouvelle organisation et crée, en complément des renseignements militaires et navals, deux agences spécialisées sur l'étranger et le contre-espionnage. De même, la Russie soviétique et l'Allemagne renforcent leurs services de renseignement et de sécurité. Pour faire triompher la révolution, la première se dote un redoutable appareil d'espionnage extérieur et de surveillance interne. Mue par une forte volonté de revanche, l'Allemagne agit de même et prépare dans le secret le conflit suivant.

*

Ce quatrième tome de l'Histoire mondiale du renseignement, préparé par le Centre Français de Recherche sur le Renseignement (CF2R) et publié par les éditions Ellipses couvre la Première Guerre mondiale et une partie des années qui la précédèrent et la suivirent. En effet, dès 1905 s'observent les signes des tensions internationales qui vont conduire au conflit.

Nous remercions, Alain Juillet, grand expert tant du renseignement d'État que de son application entrepreneuriale, l'intelligence économique, qui nous fait l'honneur de préfacer cet ouvrage, en décrivant les évolutions et défis du renseignement moderne, qu'il a eu l'occasion de d'observer au cours de sa riche carrière au service de notre pays.

Afin d'offrir aux lecteurs une couverture aussi exhaustive que possible de la guerre secrète pendant ce conflit, nous avons choisi de la présenter en une dizaine de thèmes couvrant ses principaux aspects.

Les trois premières parties sont consacrées au renseignement français, qui connut un développement tout à fait remarquable à l'occasion du conflit.

C'est le renseignement militaire qui est abordé en premier lieu. Sept contributions nous permettent d'en donner un aperçu très complet. Tout d'abord, Martin Barros décrit le travail préparatoire effectué par les attachés militaires concernant la Belgique dans l'hypothèse alors probable d'un affrontement avec l'Allemagne. Puis le général Jean-Marc Degoulange et le lieutenant-colonel Olivier Lahaie dressent un tableau très complet de l'action du renseignement français avant et pendant la bataille de Verdun; Gérard Sawicki présente l'action du SR d'Annemasse, qui s'intéresse notamment aux Empires centraux, et Olivier Lahaie, l'équipement dont disposent les espions français opérant derrière les lignes ennemies ou à l'étranger. Enfin, le renseignement aérien français, qui voit le jour pendant la Grande Guerre, ne pouvait être oublié : Marie-Catherine et Paul Villatoux nous le décrivent en détail. Et le colonel Frédéric Guelton nous éclaire sur la prise en compte des questions économiques par les services de renseignement français.

Nous nous devons d'aborder ensuite ce que furent deux des grandes nouveautés du conflit en matière de renseignement : le développement des interceptions et de la cryptographie. Le général Jean-Marc Degoulange – auteur d'un ouvrage sur le sujet primé par l'Académie du renseignement – nous présente l'organisation et l'action des services d'écoutes français avant et pendant le conflit. Le colonel Pierre-Alain Antoine complète cette description en dressant les portraits de trois des pionniers des écoutes radio françaises : Ferrié, Tandil et Painvin ; puis Nathalie Raguin met en lumière l'ingéniosité des techniciens français des interceptions, notamment en matière de renseignement tactique. Enfin, Sophie de Lastours nous rappelle que la guerre des écoutes eut également lieu en mer où elle joua un rôle capital dans les affrontements navals et sous-marins.

En effet, si la guerre eut essentiellement lieu sur terre et sur les ondes, elle se déroula également sur les océans et contribua au développement du renseignement naval sous tous ses aspects. Patrick Louvier nous révèle les différentes facettes de l'espionnage et du contre-espionnage dans les ports de Provence de la fin du XIX^e siècle jusqu'au début du conflit, puis Alexandre Sheldon-Duplax, grand spécialiste du sujet, nous livre un tableau des forces et des faiblesses du renseignement naval français pendant la Grande Guerre.

Les six thèmes suivants sont consacrés aux autres acteurs de ce conflit, alliés de la France, adversaires ou neutres.

Le renseignement britannique, qui n'en est alors qu'à ses débuts – le *Secret Service Bureau* n'ayant été créé qu'en 1909 – est décrit grâce à trois contributions : Pascal Le Pautremat, nous présente le développement du renseignement opérationnel et des actions spéciales dans la British Army pendant la Grande Guerre; Émilie Berthillot, s'intéresse aux interceptions britanniques au service de la guerre navale; enfin, Laurent Moënard et le colonel Pierre-Alain Antoine rappellent l'emploi judicieux, si ce n'est manipulateur, que les Anglais firent des écoutes, notamment grâce à la *Room 40* et au télégramme Zimmermann, pour entraîner l'Amérique dans la guerre.

Le renseignement allemand fait également l'objet d'un intérêt tout particulier compte tenu du rôle majeur qu'il a joué pendant la Grande Guerre. En premier lieu, le professeur Wolfgang Krieger nous livre une vision exhaustive de son organisation

et de son développement de 1900 à 1919. Le capitaine de frégate Joseph Le Gall détaille quant à lui ses opérations clandestines sur le sol américain afin de perturber les livraisons d'équipement et de munitions destinés aux alliés. Puis Gérard Sawicki nous présente ces services allemands en action, à l'occasion de la bataille de Caporetto lors de laquelle ils contribuèrent à surprendre et à défaire l'armée italienne. Enfin, Jérôme Louis et Abderrahmane Mekkaoui mettent en lumière un aspect méconnu des opérations clandestines du Reich : celui de la subversion, notamment par l'instrumentalisation de l'islam, afin d'affaiblir le France et la Grande-Bretagne et de dresser contre elles leurs possessions coloniales.

Puis le renseignement italien est mis à l'honneur grâce aux contributions de trois auteurs transalpins de renom, dont nous sommes heureux de la participation à cet ouvrage. Maria-Gabriella Pasqualini, auteure de nombreux livres sur le sujet, nous dresse un tableau très complet de renseignement italien pendant la Première Guerre mondiale, de ses difficultés et de son évolution. Il est complété par la contribution de Giuseppe Gagliano qui met en lumière le rôle important des services d'écoutes et des carabinieri pendant le conflit. Pour finir, le préfet Massimo Bontempi, praticien et expert du renseignement policier, nous présente le rôle des services du ministère de l'Intérieur italien en matière de contre-espionnage de 1915 à 1918.

Nouveau venu dans cette guerre de l'ombre, le renseignement américain est ensuite évoqué. En effet, il fait ses premières armes au cours de ce conflit qui marque le véritable début de son histoire moderne, ainsi que le décrit le colonel Frédéric Guelton. Claude Delesse nous présente les premiers pas de la cryptologie américaine à travers le personnage d'Herbert Yardley, et Laurent Moënard décrit l'action du *Bureau of Investigation* contre l'espionnage et les sabotages allemands, avant que celui-ci ne devienne le célèbre FBI.

Mais renseignement, contre-espionnage, écoutes et opérations clandestines ne sont pas l'apanage des seuls belligérants. En raison du caractère mondial du conflit, la guerre de l'ombre se poursuit en territoire neutre, en Europe mais aussi en Asie, depuis les rives du Bosphore jusqu'à celles du Pacifique. Jérôme aan de Wiel, pour l'Irlande, et Gaël Pilorget, pour l'Espagne, expliquent comment les États neutres furent de véritables nids d'espions durant la Grande Guerre et décrivent les sourdes luttes qui s'y déroulèrent. Puis Tancrede Josseran présente la fameuse « Organisation spéciale » de l'Empire ottoman, véritable outil d'action clandestine de la Sublime Porte au service de sa politique intérieure et extérieure. À l'autre extrémité du continent, en Extrême-Orient, Jonathan-Jay Mourton et le général Bruno Lasalle s'intéressent à l'émergence du renseignement japonais entre 1894 et 1918 et Valère Llobet aux luttes d'influences et aux ingérences étrangères ayant eu lieu en Chine durant la Grande Guerre.

Les deux dernières parties sont consacrées à des évolutions sociologiques ou opérationnelles en matière de renseignement observées pendant le Premier conflit mondial. Tout d'abord, le rôle important joué par les femmes dans la guerre de l'ombre. En effet, si les « espionnes » ou les « séductrices » ont toujours existé dans l'histoire du renseignement, elles n'en furent que rarement, avant 1914, des actrices, mais plutôt des instruments. Avec la Grande Guerre, tout change et elles entrent de plain-pied dans le « Grand jeu ». Cette évolution est mise en valeur par l'article du préfet Yves

Bonnet, ancien directeur de la DST, sur les combattantes de l'ombre et celui d'Amaury de Pillot de Coligny, consacré à Louise de Bettignies, l'une des figures majeures de la Première Guerre mondiale.

Enfin, le conflit a vu le développement et l'institutionnalisation, dans toutes les armées, de la propagande et de l'action psychologique d'une part – ce que décrit Yannick Bressan –, des opérations spéciales et des actions clandestines d'autre part. Ces deux nouveaux registres de la guerre, ne cesseront de voir leur rôle se renforcer par la suite, jusqu'à occuper un rôle majeur aujourd'hui.

Bien sûr, cet ouvrage ne saurait prétendre à l'exhaustivité, car dans chacun des thèmes abordés, de nombreux autres aspects eussent mérités d'être développés. De plus, les services russes et austro-hongrois ne sont pas évoqués. Ce sont donc là des lacunes qu'il conviendra de combler à l'avenir afin d'améliorer la « définition de l'image » du renseignement au cours de la période. Néanmoins, les 38 contributions de 34 auteurs de 5 nationalités différentes que le lecteur va découvrir dans cet ouvrage dressent déjà un tableau très riche, et par certains aspects inédit, du renseignement humain et technique et des opérations de subversion d'influence ou de sabotage au cours du conflit. Bonne lecture.

Éric Denécé